



TALEB ALREFAI

# Hâpy

Histoire  
d'un transgenre koweïtien

roman traduit de l'arabe (Koweït)  
par Waël Rabadi et Isabelle Bernard

Sindbad  
ACTES SUD





## DU MÊME AUTEUR

*ICI MÊME*, Sindbad/Actes Sud, 2016.

*L'OMBRE DU SOLEIL*, Sindbad/Actes Sud, 2018.

*AL-NAJDI LE MARIN*, Sindbad/Actes Sud, 2020.

Note des traducteurs : nous dédions ce roman  
à notre chère étudiante Tasneem. RIP.

Sindbad  
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Illustration de couverture : © Lisa Zordan / Costume 3 pièces

Titre original :

*Hâbi*

Éditeur original :

Dâr Dhât al-Salâsil, Koweït

© Taleb Alrefai, 2019

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16386-0

TALEB ALREFAI

# Hâpy

Histoire d'un transgenre koweïtien

*roman traduit de l'arabe (Koweït)  
par Wael Rabadi & Isabelle Bernard*

Sindbad  
ACTES SUD



PREMIÈRE PARTIE

HÂ-





— Ne deviens\* pas un garçon, ma sœur !

Toute la nuit, la voix m'a poursuivi. Le visage de ma sœur Mariam me suppliait d'un regard doux. Elle m'implorait, arguant de l'amour que je ressentais pour elle. Et puis ce fut le visage de ma sœur Noura qui m'apparut martyrisé par la colère qu'elle avait contre moi, et qui ne tarda pas à se transformer en celui d'un homme aux yeux enduits de khôl, aux dents jaunes, à la barbe clairsemée et aux nattes bien tressées. Je n'ai toujours pas compris comment à un moment il avait sorti une épée à la lame brillante pour l'agiter devant mon visage. Il s'était mis à me pourchasser en hurlant avec l'idée de me trancher la gorge.

— Par Dieu, je vais te tuer !

Il avait la voix de Noura.

Il était six heures et demie, l'hôpital Yanhee dormait encore. C'était le matin à Bangkok. Depuis mon réveil dans cette chambre aux murs blancs, le silence était complet autour de moi. Mon journal intime était posé

---

\* En arabe, quand on utilise la deuxième personne du singulier, on marque le genre. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

sur la table de nuit ainsi que *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski. C'était au moins la troisième fois que je le lisais. J'avais commencé à dévorer des romans à l'âge de neuf ans.

Dès mon plus jeune âge, maman m'avait lu des livres, puis un jour elle m'avait déclaré, joyeuse et émue :

— Ma bibliothèque est à toi, maintenant Rayyane débrouille-toi !

Depuis lors, j'avais passé des heures et des heures, des jours et des jours, d'un roman à l'autre. Pendant toutes les vacances scolaires, je m'endormais et me réveillais la tête emplie des aventures que je lisais. Aucun écrivain ne m'avait toutefois autant attirée que Dostoïevski ! Combien de fois avais-je pensé à ses expressions ? Celle qui dit en substance que commencer est à la portée de tous, mais que seuls les plus fervents peuvent tenir bon et continuer était ma favorite. Je sentais que ma passion pour la lecture était sincère et durable, mais je n'imaginais pas encore que j'allais m'accrocher à cette expression : elle me faisait face aujourd'hui comme elle m'avait accompagné tout au long du chemin de ma transformation.

Bien sûr, j'avais lu et adoré les pièces de Shakespeare et leur philosophie, le charme des *Mille et Une Nuits* et la poésie de Gibran : je m'en servais comme oreiller partout où j'allais. Mais je ne m'expliquais pas pourquoi j'avais été écoeuvée par les poèmes de Nizar Qabbani et ses œillades lancées aux femmes. J'avais souvent partagé mon goût pour les auteurs américains John Green et Daniel Handler et pour l'Anglaise J. K. Rowling avec mon amie Jawa. Elle aussi adorait les livres et nous avions vécu ensemble les aventures d'Harry Potter ! Maintes

fois je lui avais lu les contes des *Mille et une Nuits*. Sous l'influence de maman, j'avais également découvert la magnifique poésie de Mahmoud Darwich. Ce qui ne m'empêchait pas d'apprécier Fayrouz.

J'avais pris très jeune l'habitude de ne jamais m'endormir avant d'avoir consigné les événements de la journée et les pensées qui les avaient accompagnés. Mon journal se trouvait toujours avec moi. Je le feuilletais chaque matin dès mon réveil.

Lorsque j'étais seule, le silence m'assaillait et emplissait ma réalité. Parfois il me prenait au dépourvu, réveillait des souvenirs au point qu'ils provoquaient au fond de moi de l'inquiétude et des craintes. Bien sûr, ces souvenirs tirés de leur sommeil par le silence ravivaient en même temps beaucoup d'espoir. Quand ils s'animaient dans mon âme, je les conduisais jusqu'à mon cahier de souvenirs.

Un jour, j'avais confié à Jawa :

— J'aurais aimé devenir une écrivaine.

— Tu le deviendras.

Elle avait répondu sans réfléchir, ce qui m'avait bien étonnée.

— J'aime bien le style de Daniel Handler, avais-je ajouté.

Elle avait pris son plus beau regard et, tout en souriant, m'avait répondu :

— Ma mère trouve tes écrits très prometteurs.

En l'entendant, un élan de joie m'avait submergée.

— Est-ce qu'elle a lu ce que j'ai écrit ?

— Oui, et elle t'admire !

L'hôpital dormait ainsi que tout Bangkok. Tout était calme. C'était dans ma tête que les ombres et les voix entremêlées s'agitaient.

La veille du jour où j'avais noté ces impressions, maman m'avait embrassé avant de partir.

— Bonne nuit, ma chérie !

J'avais fermé les yeux pour laisser passer son *Ma chérie* qui m'avait contrarié. Je ne lui avais rien répondu. Quand nos regards s'étaient croisés, j'avais senti qu'elle avait compris la raison de mon silence. Elle m'avait embrassé encore :

— Demain sera un nouveau jour !

J'aurais souhaité qu'elle me dise *Bonne nuit, mon chéri* et non *Bonne nuit, ma chérie* !

Maman. Jamais je n'oublierai combien elle m'avait aidé et soutenu au long de ces deux dernières années. Elle avait tout supporté : les jugements, les disputes et les menaces de tous. Sans relâche, elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour se tenir à mes côtés. Sans elle, je ne serais pas ici aujourd'hui. Mais à ce moment-là, elle n'osait pas encore tout à fait affronter la rugueuse réalité.

Dans moins de deux heures, j'allais enfin être opéré. Des bouffées d'angoisse me submergeaient. J'avais l'impression que de hautes vagues se brisaient contre mon lit et le faisaient tanguer tout en l'inondant d'écume. Cependant, un désir plus fort encore me tenaillait, celui de me confronter enfin à mon rêve le plus inaccessible.

J'avais vécu chaque minute de l'année écoulée pour parvenir à ce qui constituait peut-être l'étape la plus

importante de ma vie. J'allais me débarrasser de mes deux seins. Le chirurgien les flanquerait bientôt à la poubelle. J'étais entré à l'hôpital sous le nom de Rayyane\* la jeune fille et j'allais en sortir d'ici quelques jours sous le nom de Rayyane le jeune homme. J'allais m'en retourner léger au Koweït.

Maman avait longtemps été la seule à comprendre mon problème : je souffrais depuis ma naissance d'une malformation génétique contre laquelle je ne pouvais rien. Elle m'avait accompagnée à chaque étape : elle était là pour les premières analyses, pour les radiographies, pour les traitements et la rémission de mon épreuve. Bien sûr, son regard sans cesse noyé de larmes avait maintes fois trahi son malaise et ses souffrances.

Je me souviendrai toujours du jour où elle m'avait murmuré dans un soupir désespéré qui m'avait profondément blessé :

— J'ai pensé à tout, à tout, Rayyane, à tout, sauf à la transsexualité !

Pendant tous ces mois que j'avais traversés comme une douloureuse odyssée, les pleurs avaient été les plus fidèles compagnons de maman : ils l'avaient sauvée. Pendant nos nombreux trajets vers les hôpitaux et les cliniques, pendant les entretiens avec les médecins et les professeurs, elle demeurait silencieuse. Mais lorsqu'elle conduisait la voiture pour rentrer, j'apercevais souvent de grosses larmes qui coulaient lentement sur ses joues. Elle ne disait rien.

---

\* Le prénom est mixte.

— Maman !

Souvent j'engageais la conversation, mais elle restait figée dans son silence, noyée dans ses larmes, amères et intarissables. J'imaginai qu'un fantôme traçait ses yeux pendant qu'elle se laissait aller pour être un peu soulagée de la peine qui oppressait sa poitrine.

Parfois, elle se garait subitement sur le côté de la chaussée pour éclater en sanglots sans un regard pour moi. Secouée par de violents hoquets, elle dissimulait son visage derrière ses mains. Je fondais en larmes accompagnant le flux de ses pleurs. J'avais moi aussi l'impression d'étouffer de douleur.

Telle la lame acérée d'un couteau me perforant la poitrine, les questions m'assaillaient alors : Pourquoi moi ? Pourquoi dois-je endurer toutes ces souffrances ? Pourquoi ma mère souffre-t-elle à cause de moi ?

Quand maman remarquait que j'étais en larmes, elle paraissait étonnée.

— Tu pleures ?

J'étais stupéfaite par sa question ; elle se permettait de fondre en larmes devant moi et elle trouvait que j'étais trop démonstrative !

— C'est toi, qui pleures !

— Pleurer me fait du bien, rétorquait-elle. Les larmes sont les secours des mères.

Je la fixais en pensant que les larmes étaient l'unique secours des hommes.

Une fois, ravalant un dernier sanglot, elle avait séché ses larmes, s'était mouchée et avait articulé cette phrase dans un souffle, comme si elle venait de gratter la croûte d'une blessure pas tout à fait cicatrisée :

— Je devrais pourtant avoir compris le message !

Habituellement, elle se drapait dans un lourd silence et se détournait de moi. Je me demandais ce qu'elle avait bien pu ne pas comprendre et concluais que chacune de nous suivait son chemin de croix avec peine.

Une fois, j'avais fini par lui poser directement la question :

— Quel message ?

Elle m'avait répondu calmement d'un air étonné :

— Celui de Dieu.

En prononçant le mot Dieu, sa langue était restée collée à son palais. Je connaissais ma mère, je connaissais la pureté de son cœur et sa crainte de Dieu. Pieuse, elle accomplissait ses devoirs de croyante, les prières et les jeûnes, avec ferveur. J'avais bien senti que mes questions suscitaient ses craintes. De quel message parlait-elle ? Qu'est-ce qui avait bien pu l'empêcher de comprendre, elle, la grande lectrice, l'intellectuelle ? Pour quelles raisons avait-elle désormais compris la signification de ce message ?

Je n'avais rien mangé de salé qui puisse expliquer la soif inextinguible avec laquelle je m'étais réveillé ce matin. Cette soif n'existait que pour me distraire, pour m'éviter de ruminer à propos de mon opération.

— N'y pense pas trop !

La veille au soir, avant de quitter ma chambre en compagnie de maman, Jawa s'était adressée à moi en utilisant la forme masculine :

— Dors bien : il faut que tu sois prêt pour l'opération !

Je lui avais souri et elle avait ajouté :

— Bonne nuit !

J'avais vu que maman aussi avait compris le sens de sa phrase.

J'avais souvent eu l'impression que Jawa était plus proche de moi que toutes mes sœurs. Je me demandais parfois comment notre amitié avait pu dépasser les liens du sang. Ma sœur Noura, par exemple, était devenue folle furieuse en apprenant que j'allais me faire opérer alors que Jawa, elle, nous avait accompagnés jusqu'à Bangkok !

Avec Jawa, nous nous connaissions depuis la maternelle et nous avons toujours été dans la même classe ! S'il était arrivé quelquefois que nous soyons séparées à certaines rentrées, sa mère ou la mienne s'était promptement arrangée avec la direction de l'école pour nous remettre dans la même classe.

— Eh toi, l'Américaine ! lui lançaient les enfants dans la cour.

Je ne savais plus pourquoi j'avais pris le parti de cette élève ni pourquoi je l'avais défendue ce jour-là. Jawa avait les yeux marron, la blondeur de sa mère et aussi son accent. Elle avait deux frères et c'était elle la cadette. Souvent, pour me prouver son amitié, elle me disait :

— Je me sens plus proche de toi que de mes frangins !

Au début, je trouvais qu'elle exagérait, qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait. Désormais, je la comprenais mieux. Je ne trouvais plus étranges ni l'agressivité entre deux sœurs ni l'amitié entre deux amies.

Je me rappelais avec précision un incident : nous étions en CE2, un garçon avait bousculé Jawa qui était tombée sur le pas d'une porte. Elle avait le genou en



sang. D'un bond, je m'étais jetée sur cet élève et, à mon tour, de toutes mes forces, je l'avais poussé pour qu'il ait mal et finisse en larmes.

Allongé sur ce lit d'hôpital, éperdu d'angoisse, j'attendais mon opération. Tous ces souvenirs qui me revenaient en mémoire m'étreignaient avec tendresse, comme s'ils voulaient m'apaiser.

C'était Jawa évidemment qui avait été la première à me rassurer. Elle m'avait écouté alors que j'étais littéralement écrasé par l'angoisse et mes ruminations incessantes. En cachette d'abord, elle avait tout fait pour m'épauler.

J'avais vraiment hâte d'en finir avec cette opération. Je voulais devenir un homme. Ma poitrine était tellement opprimée que j'avais l'impression de n'inhaler que la poussière tapie aux quatre coins de ma chambre.

Ce jour-là, à midi, nos respirations étaient saccadées car nous venions de finir notre cours de sport. À un moment, j'avais aperçu Jawa qui scrutait à la dérobée la protubérance de ma poitrine naissante.

— Rien de nouveau ? demanda-t-elle discrètement.

— Rien encore.

Nous étions au début de notre dixième rentrée scolaire et j'avais quelques jours auparavant fêté mon quinzième anniversaire. La plupart de mes camarades avaient eu leurs règles. Pas moi. Je m'en étais plainte à ma mère.

— Je ne les ai pas encore, maman, et j'ai bien l'impression qu'elles n'arriveront jamais !

- Ne dis pas des choses comme cela, voyons !
- Je sens bien que je ne suis pas une vraie fille !
- Tu n'as pas honte de dire cela, Rayyane !

Soudain furieuse, maman m'avait ordonné de me taire. Comme j'avais peur, je n'avais rien ajouté. Mais pendant que j'essayais de maîtriser mes angoisses et mon embarras, j'avais ressassé cette phrase :

- Comme j'aurais aimé être un garçon !

J'étais persuadé qu'ils allaient m'ôter mon pyjama. J'aurais tellement aimé dormir jusqu'à l'heure de l'opération ! Depuis mon réveil, des souvenirs de mon enfance me revenaient sans cesse à l'esprit.

J'avais cinq ou six ans. Mes sœurs et moi jouions avec les filles de ma tante Siham. Chaque fois, je choisissais le rôle du jeune marié pour la simple raison que cela agaçait ma cousine Najat. Elle et moi, on ne s'accordait pas, on se disputait tout le temps et régulièrement, je quittais le jeu de rôles en disant :

- C'est moi le jeune marié !

Elle me criait dessus :

- Rayyane fait le garçon !

Puisqu'elle était toute rondouillette, je l'insultais instantanément :

- Et Najat elle fait la vache !

À l'époque, je ne comprenais pas ce qui me donnait cette envie enfantine d'endosser chaque fois le rôle du papa. Quand était venue la période où j'attendais d'avoir mes règles, j'avais commencé à franchement angoisser. J'étais seule avec mes questions, dispersée et bouleversée. Je priais.

— Ô Dieu ! Aide-moi !

Je ne savais pas quoi faire. Au fond de mon cœur, il n'y avait plus qu'un silence assourdissant et une attente anxieuse.

J'avais maintes fois espéré voir enfin apparaître ces gouttes de sang qui annonceraient l'accomplissement de ma féminité et qui m'auraient soulagée de mon cauchemar. Cependant, un mystérieux pressentiment dont je ne connaissais pas la source ne cessait de me tarauder : je n'aurai pas mes règles !

Des pensées lancinantes s'emparaient de moi : Serait-il possible que je sois un garçon ? Comment serai-je après la transformation de mon corps ? L'idée me terrorisait : comment une fille qui a passé quinze ans dans le corps, les habits et la vie d'une femme pourrait-elle devenir un garçon ? Qu'est-ce qui m'attend exactement ? Que dirai-je à papa, à maman et à mes sœurs ? Et si la crainte de mon cœur était réelle, est-ce que je devrais continuer à partager ma chambre avec ma sœur Mariam ? Comment me comporterai-je à l'avenir avec mes sœurs, avec leurs maris et avec leurs enfants ? Comment apparaîtrai-je enfin devant mes tantes, les sœurs de ma mère et celles de papa, devant leurs filles, mes cousines avec lesquelles j'avais passé toute ma vie de fille, avec lesquelles j'avais joué pendant toute mon enfance en tant que fille ? Comment mes proches feront-ils face au reste de la famille, de leurs relations et de leurs connaissances ? Allaient-ils déclarer à la cantonade que leur fille, leur sœur, était devenue un garçon ? Comment allais-je entrer et sortir de chez moi en présence des voisins ? Resterai-je dans mon école ? Que diront de moi élèves et enseignants ? Serai-je comme tout jeune

homme ordinaire ? Que ferai-je de mes deux seins, de mes deux hanches, de la douceur de ma peau et de celle de ma voix ? Si l'on arrive à me transformer, trouverai-je une femme qui acceptera de m'épouser comme n'importe quel homme ?

Dans de pareilles heures de détresse, lorsque mes pensées m'amenaient à envisager une liaison avec une femme, je ne savais pas comment je parvenais malgré tout à ressentir un doux frisson, fort agréable, qui allumait en moi une étincelle de plaisir fugitif. Je me délestais quelques secondes de mes pensées angoissantes et la scène m'apparaissait. J'étais un garçon, j'entrais dans les toilettes pour hommes et j'urinais debout comme ils le font tous.

Quand j'étais seule à la maison, je me précipitais souvent dans la salle de bains, je fermais le loquet et je me tenais debout devant la glace. J'observais mon corps. Je contemplais d'abord ma poitrine et la forme de mes seins, les poils de mes aisselles, mon ventre, mon nombril et mes cuisses comme si je demandais à mon corps de parler pour m'aider à me connaître : étais-je une fille ou un garçon ?

Mes souvenirs m'assaillaient de plus belle.

Certains jours, j'ouvrais mes albums de photos de classe pour découvrir que, depuis la maternelle, j'étais systématiquement assise à côté d'un garçon. Sur la photographie annuelle, j'étais toujours debout à côté de Jawa et d'un garçon. Je ne possédais aucune photo de classe où j'étais entre deux filles. Ce que je retenais de ces plongées dans le passé était simple : je n'avais rien planifié de tout cela mais voilà, c'était arrivé.

Je m'apercevais de plus en plus souvent que chaque signe me rapprochait du monde des garçons et qu'un

plaisir étrange m'étreignait désormais lorsque mes yeux s'attardaient sur les courbes d'une fille.

Dans deux ou trois heures adviendrait l'étape principale de ma transformation. J'avais tellement rêvé du moment où j'entrerais au bloc pour l'ablation de mes seins. J'avais tant espéré quitter la cour des filles emmurées par les obligations, la peur, l'humiliation, la honte et le malheur pour enfin pénétrer le monde masculin ouvert à toutes les libertés. C'était de cette vie dont j'avais rêvé ! C'était dans cette existence que je m'étais construit même si mon imagination m'avait souvent égaré et que mon angoisse m'avait souvent fait craindre des complications pendant cet acte chirurgical. En fait, je ne savais pas du tout comment l'opération allait se dérouler !

La veille, j'avais confié mes craintes à l'anesthésiste – il s'appelait Aran X. – et il m'avait répondu en souriant :

— On va te faire une injection et tu ne sentiras rien du tout !

Je ne voulais plus conjecturer sur les risques d'une telle opération. J'y étais !

Je repensais à toute cette angoisse qui m'avait meurtrie pendant des mois ! Chaque jour, à chaque instant, je me demandais jusqu'à quand je resterai prisonnière de cette attente ! En général, les filles appellent leurs menstruations leurs règles, pourquoi ne voulaient-elles pas frapper à ma porte, mes règles à moi ? Que devais-je donc faire pour les avoir ? Cette idée grossissait en moi comme un ballon gonflable et envahissait mon esprit tout entier. Je n'avais plus que cette idée en tête : avoir enfin mes règles !

— Un nouveau jour est passé sans qu'elles n'arrivent, me répétais-je au long de ces journées désespérantes.

J'avais même envisagé de me blesser moi-même pour le faire couler, ce sang. À quoi bon, j'étais sûre que maman découvrirait le pot aux roses ! J'avais traversé de vraies périodes de désespoir. Je savais que certaines personnes se suicidaient pour se délester de leurs souffrances, mais j'étais trop lâche pour passer à l'acte. J'avais tellement détesté avoir un corps de fille. J'avais haï ma taille. J'avais haï mes traits.

Ce que j'abhorrais le plus était de me rendre dans les salons de coiffure. Je ne supportais pas non plus de porter des robes ! Sans parler des chaussures ! Combien de fois ai-je pu m'ennuyer quand maman m'obligeait à l'accompagner avec toutes mes sœurs à un mariage ou à une réception typiquement féminine.

Quelque chose en mon for intérieur m'empêchait de participer vraiment, de faire corps avec elles. Je rechignais à me préparer : je détestais me mettre devant la glace pour enfiler une gaine avant de passer ma longue robe de soirée, me coiffer, me maquiller, mettre du rouge à lèvres, assortir le tout avec des chaussures à talon aiguille et sortir toute pimpante comme toutes mes sœurs. À cette époque-là, je ne savais pas que je n'étais pas une fille. J'étais loin d'imaginer ce qui m'attendait ! J'étais cependant contrariée par un poids mystérieux qui oppressait ma poitrine et qui accablait mon âme. Incapable d'exprimer ce sentiment à ma mère, je me contentais de bouder :

— Maman, je ne veux pas aller à cette fête.

— Pourquoi donc, ma chérie ?

— Je n'aime pas ce genre de fêtes !

Maman prenait un air maussade qui ne m'empêchait pas de continuer à la supplier.

— S'il te plaît, maman !

Je ne voulais absolument pas les accompagner. À chaque fête, à chaque rassemblement familial, je me disputais avec ma mère. Elle finissait par venir dans ma chambre pour essayer une dernière fois de me convaincre de changer d'avis. Je lui avouais mon désir de ne pas paraître devant ma famille et mes proches dans des vêtements de fille. Elle restait impuissante devant mes supplications et mes larmes. Une ombre de tristesse ternissait son regard aimant. Je me murais dans le silence. Je ne connaissais pas la cause de mes réticences. Elle me serrait dans ses bras et me suppliait de venir avec elle et toutes mes sœurs.

— Tu es belle, ma chérie !

Je détestais cette phrase censée m'encourager. Je pleurais en murmurant des *Je ne peux pas*.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, maman.

Contrariée et intimidée, je ne savais comment lui expliquer mes sentiments. Je dissimulais mon mal derrière mes larmes et mon silence.

Mais déjà ce désespoir me renvoyait aux ambiances des fêtes où des silhouettes de femmes m'apparaissaient. Des airs enjoués et dansants me venaient en tête. J'imaginai les corps doux des jeunes filles et celui plus ferme des femmes qui se pavanaient sur la piste de danse. Je sentais tout autour de moi, en moi, ce qui ressemblait à l'ombre d'une soif endormie sous ma peau. Ce désir naissant me faisait désormais contempler les corps des danseuses avec un vrai trouble.

Ce frisson étrange qui m'envahissait s'éveillait au moment où les danseuses laissaient la folie de la musique s'emparer de leurs corps à demi dénudés. En silence, je laissais mes yeux s'égarer sur elles.

Chaque fois que j'allais chez le coiffeur, invariablement accompagnée de Jawa, je surprénais maman en optant pour la coupe la plus courte possible.

— Je déteste être une fille, murmurai-je pour me justifier.

C'était ma sœur Noura qui était toujours la première à remarquer le changement et qui s'empressait de me questionner d'un air désolé :

— Pourquoi te coupes-tu les cheveux aussi courts, Rayyane ?

— Je n'aime pas les cheveux longs !

— Mais tes cheveux sont magnifiques ! Et tu sais, la chevelure fait la beauté des femmes.

Je me taisais, craignant de lui livrer le fond de ma pensée.

Je me rappelais parfaitement le soir où elle était venue nous rendre visite à son retour des États-Unis. Elle et son mari avaient entrepris d'aller y faire soigner leur fils né avec une malformation cardiaque. Maman avait pris mon neveu dans ses bras et l'embrassait en lui susurrant *Mon amour* ! Elle questionnait Noura, voulant tout savoir du traitement suivi par le petit.

— Dieu est grand, son état s'améliore.

Soudain, Noura s'était tournée vers moi et, toisant ma nouvelle coiffure, elle m'avait lancé d'un ton réprobateur :

— Que Dieu te pardonne ! Pourquoi te coupes-tu les cheveux de cette façon-là ?



— J'aime les cheveux courts. Je trouve qu'ils vont bien avec mon caractère.

Maman semblait vouloir mettre fin à notre discussion et s'était remise à questionner Noura sur les étapes du traitement du petit au centre de cardiologie américain.

Le soir même, Jawa avait percé l'abcès qui enflammait mon cœur. Elle était passée me voir chez moi et quand nous nous étions retrouvées seules dans ma chambre, je m'étais laissée aller.

— Je sens que je deviens folle ! Je ne sais pas quand je vais finir par devenir une fille !

— J'en ai parlé à ma mère.

Sa phrase m'avait interloquée. Je m'étais tournée vers elle.

— Maman va t'accompagner chez un médecin qu'elle connaît, poursuit-elle.

Le père de Jawa avait rencontré Lisa pendant ses études d'architecture à l'université d'Arizona. Ils s'étaient mariés là-bas et Lisa était venue vivre au Koweït avec lui. Il avait déposé pour elle un dossier de naturalisation et elle était devenue une citoyenne koweïtienne.

Une fois Jawa partie, j'avais immédiatement annoncé à maman que Lisa allait m'accompagner chez une femme médecin qu'elle connaissait. Ma phrase avait eu l'effet d'une gifle.

— De quoi se mêle-t-elle, celle-là ?

Le visage de maman tout à coup m'avait effrayé. Ses traits me faisaient sentir que j'étais coupable de rapporter une affaire personnelle qui ne concernait personne d'autre que notre famille. D'un ton très vif, elle m'avait ordonné d'annuler ce projet.

— Tu lui dis non tout de suite. Tu dis à ton amie : *ma* mère va me conduire chez le médecin.